

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 47 (1943)

Rubrik: Notices nécrologiques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOTICES NECROLOGIQUES

D^r Gustave Amweg

(1874 - 1944)

Notre ami Gustave Amweg n'est plus.

L'annonce de sa mort, survenue brusquement, causa une surprise et une émotion générales, car son état de santé ne laissait pas prévoir un départ si soudain.

La presse, à l'unanimité, souligna ses rares mérites et sur sa tombe, trois discours — de M. le recteur Wiedmer, au nom de l'Ecole cantonale, de M. Jean Gressot, au nom de la Société jurassienne d'émulation et de M. P. Moine au nom de l'Union — ressuscitèrent le cœur et l'esprit de cet homme dont toute la vie fut consacrée à son cher petit pays.

Qu'on nous permette de faire ici une synthèse de ces discours, qui montrera dans toute son ampleur, la carrière si fournie de ce grand Jurassien.

M. le D^r Gustave Amweg descendait d'une famille paysanne de la Haute Argovie, établie dès 1690 à Vendlincourt où plusieurs de ses ancêtres jouèrent un rôle en vue dans la vie communale au cours des XVIII^e et XIX^e siècles.

Né le 16 juin 1874, le troisième de seize enfants, le jeune Gustave se distingue de bonne heure par son esprit éveillé. Après ses classes primaires et secondaires, il suit les cours de l'Ecole normale de Porrentruy qui lui délivre, le 8 avril 1893, le brevet d'instituteur.

Après trois mois d'enseignement à Mormont, puis à Vendlincourt, il est nommé à Porrentruy en 1900.

Travailleur acharné, il obtient en 1906 son brevet de maître secondaire. Un an plus tard, l'Ecole cantonale de Porrentruy l'appelle au progymnase en qualité de professeur de français et d'histoire.

A l'école, il se donne entièrement à ses élèves. Comme pédagogue, il est pénétré de cet axiome que l'école est là pour l'élève et non pour le maître. Son intuition psychologique lui

fait trouver aisément le chemin de l'âme des enfants. Il a constamment en vue leur développement. Aussi fait-il sans cesse appel à leurs facultés intellectuelles et morales. Sa patience est sans borne. Ses résumés d'histoire sont des modèles de clarté, d'ordre et de concision. Il n'inculque pas seulement des connaissances, il enseigne une méthode, habitue au travail conscientieux, éveille l'amour de la langue maternelle et des choses du passé. Il n'instruit pas seulement, il éduque.

L'école et la famille — il s'était marié en 1908 et avait deux enfants — n'absorbent pas sa puissance de travail et son esprit de dévouement: il va se consacrer au Jura et pendant toute sa vie, travaillera avec une ardeur constamment renouvelée, avec une persévérance toujours inlassable, à faire connaître l'histoire d'une région à laquelle il était attaché de toutes les fibres de son être et qu'il servit de toutes les forces de son cœur.

C'était un des Jurassiens les plus érudits et les plus laborieux, un de ceux qui firent honneur à la petite, je dirai même à la grande patrie.

Celui que d'aucuns appelaient le bénédictin moderne du Jura, était un savant modeste, trop modeste peut-être, et qui publia diverses œuvres de grande envergure, telle sa « Bibliographie du Jura » monumentale encyclopédie contenant plus de neuf mille sept cents titres de publications sur le Jura ou émanant de plumes jurassiennes, tels ses « Ex Libris de l'Ancien Evêché de Bâle » publication neuve et artistique, ses « Arts et Artistes du Jura bernois » en deux volumes, véritable révélation de nos gloires régionales et locales, telle son « Histoire populaire du Jura bernois », frappée au coin de l'érudition et de la compréhension, telle son « Imprimerie à Porrentruy », résultat de recherches minutieuses, sans compter une foule de monographies les plus diverses, — « Les troubles de 1740 », ou « Le Château de Porrentruy », ou « Le Château de Pleujouse » (dont il fut un des grands pionniers de la restauration) et j'en laisse beaucoup d'autres dans l'ombre — sa contribution régulière aux « Actes », à la page historique de nombreux journaux et d'almanachs, sa précieuse collaboration au « Dictionnaire historique et biographique de la Suisse », que sais-je encore.

Dans cette œuvre qui eût pu remplir la vie de plusieurs hommes, il ne faut pas chercher des aperçus d'universalité, ni des vues doctrinaires.

Cependant, il y fait montre de connaissances approfondies puisées aux meilleures sources, d'une maîtrise certaine et surtout d'une impartialité qui constitue, pour notre histoire, une sorte d'innovation et un véritable renouvellement.

Ame et cheville ouvrière de notre « Société jurassienne



d'Emulation », dont il manqua rarement une assemblée au cours de ses 35 ans de fidèle adhésion, il en fut le secrétaire central de 1909 à 1924, le président central de 1927 à 1933 et le président d'honneur depuis cette dernière date.

Très lié avec les membres des Sociétés savantes de Suisse qu'il savait attirer dans notre petit coin de terre, il avait été nommé membre correspondant honoraire de la « Société d'histoire et d'archéologie » du canton de Neuchâtel et de celle de Bâle et un doctorat « honoris causa » de l'Université de Berne, en 1936, consacrait justement ses titres à la reconnaissance de ses concitoyens.

Très apprécié aussi par nos savants voisins, il était membre correspondant de l'« Académie de Besançon ».

Le plus âgé des membres du Comité central de l'Emulation, il en était resté le plus actif et ses initiatives furent multiples pour alimenter ce foyer de culture et le faire rayonner. Histoire, préhistoire, heraldisme, sciences et arts, il embrassait tout et ce qu'il ne pouvait accomplir lui-même, il insufflait aux autres l'enthousiasme nécessaire pour le réaliser.

Il servit ainsi la science toute sa vie et cette science l'en récompensa, en lui donnant la force et le courage de supporter la plus dure épreuve de sa vie — la mort, causée par un accident stupide, d'un fils de haute valeur — et en lui permettant de réfugier son cœur saignant sous son ombre bienfaisante.

La vie de Gustave Amweg fut toute consacrée à ressusciter le Jura, à lui donner conscience de son riche passé, à lui redonner confiance en l'avenir et aussi à le faire apprécier au loin.

Ainsi que l'écrivait notre grand Virgile Rossel dans la préface d'une des œuvres de celui qui fut, pour nous tous un guide, un modèle et un ami, Gustave Amweg a érigé un « monumentum aere perennius ».

Son œuvre ne lui a pas valu une bruyante notoriété, ni la richesse; elle ne lui vaudra pas la gloire.

Elle lui apportera davantage; la gratitude, la reconnaissance de tout un peuple qui restera attaché à son souvenir.

Et cette gratitude et cette reconnaissance, nous les avons déposées sur le cercueil de Gustave Amweg, nous les avons déposées aux pieds de sa famille qui pleure un époux modèle, un tendre père et grand-père, nous les déposons en nous-mêmes en faisant le serment de tenir bien haut le flambeau légué par cet éveilleur d'âme et ce porteur d'idéal que fut Gustave Amweg.

Gt.

Henri Strahm

(1884 - 1943)

Fils de ses œuvres, bien doté par la nature, il a réalisé pleinement la vieille maxime romaine « Audace fortuna juvat ».

Issu d'une honorable famille d'horlogers, Henri Strahm naquit à Courtelary, le 12 février 1884. A sa sortie d'école il entra en apprentissage à l'imprimerie Bischofberg, à Saint-Imier, et suivit les cours organisés par la Société suisse des commerçants. Doué d'une intelligence peu commune, d'une énergie et d'un sens des affaires remarquables, en possession de son métier et des qualités qu'il faut à un chef d'entreprise, en automne 1913 il ouvre à Courtelary une imprimerie qui bien vite deviendra florissante; neuf ans plus tard il lancera et éditera jusqu'à sa fin la « Feuille d'Avis du district de Courtelary ».

En 1918 ses concitoyens l'envoyèrent siéger au Grand Conseil où il devint rapidement l'un des membres les plus écoutés de la députation libérale jurassienne. Constamment réélu, il avait manifesté le désir de céder la place à des forces plus jeunes avant le renouvellement de la législature. Il avait acquis, au cours de ses 25 ans d'activité parlementaire, une influence considérable qu'il mit sans compter au service de la patrie jurassienne.

Henri Strahm avait l'étoffe d'un tribun populaire, il savait attirer puis convaincre, mais il avait aussi celle d'un réalisateur.

Ses qualités furent largement mises à contribution, non seulement au Grand-Conseil qu'il eut l'honneur de présider en 1937, mais dans de nombreuses commissions dont celle de l'Economie publique.

Nommé maire de Cormoret en 1921, il le restera jusqu'à sa mort. Ses concitoyens ne faisaient jamais appel en vain à ses services. Dépassant, dans le domaine administratif, le cadre de sa modeste commune, il créa et présida l'Association des maires et présidents de bourgeoisie du district de Courtelary, fit partie de l'Association pour la défense des intérêts du Jura et s'y signala par ses interventions énergiques en faveur des communes dans la gêne.

Originaire d'Obertal, dans l'ancien canton, mais jurassien de naissance, rien de ce qui touchait au Jura ne le laissait indifférent.

Pendant de longues années il fut membre puis président de la Commission des écoles normales; membre de la Commission du Foyer jurassien pour enfants arriérés; membre de nombreux comités de bienfaisance ou d'intérêt local.

Ses capacités d'homme d'affaires et de réaliste le portèrent au Conseil d'administration de la Société des forces électriques de la Goule et à celui de la Banque cantonale, succursale de Saint-Imier.

Henri Strahm fit aussi sa large part à la communauté professionnelle, soit dans la section jurassienne de la Société suisse des maîtres imprimeurs, soit dans la Société suisse des commerçants à laquelle il apporta le tribut de son enthousiasme et de son entregent. Entré à 19 ans dans cette dernière société il en gravit les échelons, parvint au Comité central et fut acclamé membre d'honneur de cette nombreuse cohorte, après 40 ans d'activité. Membre de la Société jurassienne d'Emulation, il n'apporta pas de contribution personnelle à ses Actes, si ce n'est celle de l'impression de plusieurs de ses volumes, mais il tenait pour un devoir d'assister à ses assemblées générales.

Cette vie si abondamment remplie qui a ignoré les revers matériels, comme ceux de la politique, a cependant été assombrée, brisée même, lorsqu'en 1939 Henri Strahm perdit son fils unique à la fleur de l'âge. Le 29 octobre 1943, frappé en pleine activité, le père s'en alla rejoindre le fils et le 1^{er} novembre tout le Jura fit d'imposantes funérailles à ce fils du peuple parvenu aux plus hautes charges de son canton.

Ch.-D. V.

Léon Terrier

(1870 - 1943)

Le 29 mai 1943, la population tout entière du village de Montignez, ainsi qu'une nombreuse phalange d'amis et de connaissances, accompagnaient à sa dernière demeure la dépouille mortelle de l'homme de bien que fut Léon Terrier, instituteur retraité, ancien titulaire de la classe supérieure de l'école d'application, décédé à Berne, des suites d'une intervention chirurgicale.

Enfant de Montignez, petite localité du Jura nord, où il était né en 1870, Léon Terrier avait obtenu son diplôme d'instituteur au printemps 1890. De 1890 à 1915, il fonctionna comme maître de la classe unique de ce village où, par son activité entendue, par son talent de pédagogue-né, par son esprit libéral, par son caractère tout d'optimisme et de tolérance, il exerça une influence profonde et durable.

Appelé, en 1915, au poste de maître de la classe supérieure de l'école d'application, à Porrentruy, il fut, pendant 14 ans encore, l'éducateur qui voua tout son cœur et toute son âme

à sa tâche de directeur et de conseiller technique des futurs instituteurs, élèves de l'Ecole normale.

Servi par une belle intelligence que complétait une sensibilité d'artiste, Léon Terrier, citoyen d'élite, a accompli, sans bruit, tout modestement, une carrière scolaire digne et féconde. Toutefois, le meilleur de lui-même, il l'a donné à sa petite commune de Montignez, à ses combourgeois, dont il a été non seulement l'instituteur, mais le « maître ». Le « maître » qu'on vénérait alors qu'on était son élève, qu'on aimait alors qu'on était devenu des hommes, le « maître » à qui la population unanime, sans la moindre voix discordante, accordait sa pleine, son entière confiance, son ardente sympathie et sa vive reconnaissance.

En 1929, Léon Terrier prenait sa retraite et revenait habiter son village natal où il prolongeait son activité d'éducateur en exerçant l'art d'être grand-père.

Cet époux et père de famille au caractère si gai, à l'accueil toujours souriant, connut la douleur de nombreux deuils cruels qu'il supporta avec un stoïcisme serein, gardant envers et malgré tout, son humeur bienveillante.

Le départ inattendu de cet homme de valeur, de cet ami si apprécié, dont la constitution semblait défier l'assaut des années, a causé une vive douleur à tous ceux qui le connurent, et tous, garderont indéfectiblement gravé dans leur cœur le souvenir ému de sa vie, de son exemple et de sa bonté.

Un ancien élève.

Pierre Chapuis

Il était revenu à Bonfol, dans sa terre d'Ajoie, qu'il aimait beaucoup, quelques années avant la guerre et après un assez long séjour en France.

Il était revenu plein d'entrain, d'enthousiasme, pour l'œuvre qu'il avait décidé d'entreprendre. Doué d'une force de travail exceptionnelle, servi par une claire intelligence et par la volonté de regarder les difficultés en face, Pierre Chapuis avait désiré reprendre la manufacture de céramique de son père pour la moderniser, la développer. Et il se mit à la tâche avec une ardeur toute juvénile. Malgré les obstacles de toute sorte, les imprévus qui découragent, les impondérables qui jettent à terre les rêves les plus beaux et les plans les mieux conçus, il créa une maison nouvelle, aujourd'hui en pleine exploitation. Pierre Chapuis, selon le vœu de ses parents, avait fait ses études d'instituteur à l'Ecole normale de Porrentruy, mais c'est au

milieu des transformations, du bruit des machines, des chiffres, des comptes, des bilans qu'il se trouvait dans son élément. Ce qui lui plaisait le mieux, cependant, c'était de débrouiller les situations financières les plus compliquées, les plus obscures. Son coup d'œil n'était jamais en défaut. Aussi éprouvait-il une véritable satisfaction à redresser une comptabilité mal établie ou à découvrir falsifications ou erreurs susceptibles de donner une fausse idée de la situation comptable de l'entreprise dont il était appelé à vérifier les écritures. La faculté qu'il possédait de pénétrer la signification des chiffres lui valut, dès sa sortie de l'Université de Neuchâtel, sa licence es sciences commerciales en poche, un poste de confiance à la Société fiduciaire de Genève. Elle lui valut de nombreuses missions délicates et importantes en France notamment, et surtout la direction générale des usines Verminck, à Marseille. C'est là que Pierre Chapuis donna la pleine mesure de ses capacités d'homme d'affaires, de financier et d'organisateur jusqu'au jour où cette maison fut reprise par un consortium international.

Pierre Chapuis était un caractère bien trempé. Il ne connaissait pas les compromissions. Il était pour ou contre quelqu'un ou quelque chose. Mais quelle générosité dans cet être sans cesse préoccupé de mille problèmes matériels. On le trouvait toujours prêt à donner, même ce qui lui était nécessaire, à soutenir les malheureux, à défendre la cause de ceux qui souffraient. Il était large, généreux par nature. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles sa mort a causé une douleur si profonde dans sa famille et dans le cercle de ses amis, qu'aujourd'hui encore on a peine à croire à une séparation éternelle.

P. C.

Maurice Imer

(1880 - 1943)

Le 24 novembre est décédé, à Genève, après une courte maladie, M. Maurice Imer, ingénieur-conseil en matière de brevet.

Succédant à son père en 1925, M. E. Imer-Schneider, à la direction du bureau de brevets qui porte son nom, à Genève, et qui fut le premier en son genre, président à plusieurs reprises de l'Association suisse des conseils en matière de propriété intellectuelle, M. Maurice Imer resta de ce fait en relations constantes avec les ingénieurs et hommes de science. Bien que de formation commerciale et administrative, il ne cessa de marquer une remarquable compréhension à l'égard du monde scientifique et industriel de Suisse et de l'étranger. Au militaire,

il avait atteint le grade de lieutenant-colonel des troupes de subsistances. Commissaire des guerres de la 2^e division en 1918, il avait repris le contact avec son Jura d'origine.

Bourgeois de Neuveville, M. Imer, bien que né et élevé à Genève, n'avait jamais oublié notre pays. Il y revenait assez souvent et lors de la fondation de la Section genevoise de l'Emulation en 1930, il n'avait pas hésité à témoigner de son attachement en s'inscrivant parmi les premiers membres. On ne le voyait pas souvent à nos assemblées, mais la lecture des Actes lui procurait une réelle satisfaction, ainsi qu'il eut l'occasion de le manifester plusieurs fois.

D^r Maximin Fattet

(1910 - 1943)

Le D^r Maximin Fattet n'est plus! C'est avec stupéfaction et douleur que nous avons appris la nouvelle de son brusque décès, survenu à Fribourg le 10 septembre 1943, après une courte maladie. Il nous a quittés dans cet hôpital même où il travaillait et étudiait depuis trois ans déjà et qui était toute sa vie.

Le D^r M. Fattet est né à Porrentruy, le 13 juin 1910. Il y fréquenta le collège puis le Gymnase. Là déjà, il se passionnait de science botanique et chimie surtout: nous l'avons vu souvent dans les environs de sa ville «en chasse» avec son herbier ou, dans le petit laboratoire de l'Ecole Cantonale, répétant quelque expérience de chimie. En automne 1929 il s'inscrit à la Faculté de Médecine de Genève et y termine ses études médicales en 1935. Après un an de stage à l'Asile de Bel-Air, il remplace un médecin de campagne et ouvre, en 1936, un cabinet de consultations à Genève. Peu à peu, régulièrement, sa clientèle s'accroît, tant à cause de son savoir que de sa bonne humeur et de son franc parler. Il eut ainsi l'occasion de faire la connaissance du D^r F. Ody et devint bientôt son ami et son collaborateur. En 1940, lorsque ce dernier quitte Genève pour Fribourg où il venait d'être appelé à la tête du service de chirurgie de l'Hôpital cantonal, Fattet n'hésite pas: il le suit et abandonne sa pratique médicale. Apprendre a toujours été sa joie. Il l'a bien montré en cette occasion où il eut à choisir entre la petite vie bourgeoise du médecin que la clientèle ne boude pas et celle, combien plus dure mais aussi plus large, de celui dont le désir est de savoir toujours mieux et plus! A Fribourg, âgé de 30 ans, et uniquement pour parfaire ses connaissances, pour étudier encore, il

consent à redevenir interne. Mais il a trouvé sa voie: la chirurgie le passionne.

En 1942 il se marie, et c'est après une année à peine de ce jeune bonheur, et trois ans de labeur ininterrompu au milieu de «ses» malades de l'hôpital, que la mort vient mettre un terme brutal à cette dernière carrière si pleine et riche de promesses!

Médecin conscientieux et habile, travailleur infatigable, doué d'une volonté remarquable, ami sûr et joyeux camarade, sa gaieté et son bon cœur ne laissent que des regrets à tous ceux qui l'ont connu.

D^r P.

Louis Kaufmann-Brülhart

(1886 - 1943)

Ce fut une surprise bien douloureuse pour les Emulateurs bâlois que d'apprendre la mort de Louis Kaufmann, le 26 juin 1943, à l'âge de 57 ans seulement, après une courte maladie.

Louis Kaufmann vit le jour à Biel, le 13 septembre 1886. C'est dans cette ville que s'écoula toute sa jeunesse.

Il fit ses débuts dans la vie chez un notaire à Neuveville. Revenu à Biel après quelques années, il en repartit pour Courtelary et vint se fixer définitivement à Bâle en 1908 où il entra au service de l'Administration des Douanes. Il se maria en 1911 et de l'union naquit une fille unique. Pendant 25 ans, il mit ses réelles qualités en valeur et sut, de la sorte, gagner l'estime et la confiance de ses chefs. Il prit rapidement du grade et il occupait un poste important lorsque la mort vint le priver du fruit de ses efforts.

De caractère aimable et tranquille, estimé partout, Louis Kaufmann se créa de nombreux amis parmi ses collègues et les sociétés dont il faisait partie. Son violon d'Ingres était la philatélie.

Il fut durant de nombreuses années un membre fidèle et dévoué de l'Emulation, section de Bâle. Faisant partie du comité pendant nombre d'années, il en assuma également la vice-présidence.

Un bon citoyen et un excellent père de famille a été ravi à l'affection des siens. La douleur a été forte au sein de la petite famille, trop forte même pour son épouse, puisque moins de six semaines plus tard, elle le suivit dans l'Eternité. Que la terre leur soit légère et qu'ils reposent en paix!

A sa fille éplorée, restée seule, nous présentons nos condo-

léances bien sincères et la prions de croire à notre très profonde sympathie.

H. S.

Joseph Mertenat

(1879 - 1943)

Le dimanche 31 octobre 1943, un nombre imposant de parents, de collègues, d'amis et toute la population de Delémont accompagnaient à sa dernière demeure, Joseph Mertenat, directeur de l'Ecole secondaire des jeunes filles.

Le vendredi 29 octobre, à 15 heures, il s'en est allé sans crier gare. La nouvelle de sa mort, pareille au son lugubre de la sirène des alertes nocturnes, a semé la consternation au sein de notre petite cité, tant il est vrai que le cher défunt n'y compte que des amis et des admirateurs.

Joseph Mertenat est né à Soyhières le 28 février 1879. Il y passa, dans la joie familiale, son enfance et sa prime jeunesse. Il fréquenta tour à tour: l'Ecole primaire de son village natal, le Collège de Delémont, l'Ecole de Commerce de Soleure, l'Ecole cantonale de Porrentruy, puis les Universités de Berne et de Bâle. Partout il se montra un élève sérieux, travailleur, fort doué et de conduite exemplaire.

Au printemps 1901, muni de son brevet d'instituteur secondaire et d'un solide bagage littéraire et scientifique, il entre dans la carrière. Pendant quelques mois il remplace un collègue malade à Saint-Imier et est nommé à Tavannes où il fait, avec succès, ses premières expériences pédagogiques. En novembre 1911, son plus vif désir se réalise et il vient se fixer définitivement dans son cher Delémont.

Quitter Tavannes lui fut pourtant pénible car il s'y était acquis de solides amitiés et la sympathie générale par son amabilité, son dévouement et son entregent.

La presse locale du temps s'exprime comme suit sur ce départ: «M. Mertenat sera unanimement regretté à Tavannes pour son affabilité et la conscience qu'il apportait à l'accomplissement de ses devoirs professionnels et des diverses charges qu'il remplissait au sein de la Commune.»

Mais, c'est à Delémont qu'il donna toute la mesure de ses possibilités et de son talent et, en automne 1923 déjà, il prenait la direction de l'Ecole secondaire. Et dès ce moment, le fil de ses jours se dévida régulièrement et paisiblement entre sa chère école, sa famille bien-aimée et les nombreuses sociétés dont il était, à la fois, le bon génie et la cheville ouvrière.

La maladie seule put interrompre ce labeur épuisant. Et ce printemps, il nous quittait pour se rendre dans une clinique à Bâle, mais en nous assurant, de l'avis de la faculté, qu'il nous reviendrait, en pleine santé, après les grandes vacances. Hélas! l'homme propose et... Dieu dispose.

Bien qu'entouré de l'affection des siens et de la sympathie de ses nombreux amis, ses derniers jours furent pénibles et assombris par l'absence de son fils cadet, son cher Roland qui, égaré dans la tourmente, n'envoyant que de rares nouvelles lacponiques, ignore à cette heure la mort de son cher papa et est privé de la consolation de l'accompagner à sa dernière demeure.

Au bord de cette tombe, adressons-lui, en pensée, un mot de sympathie. Confions ce mot consolateur au fil de la télépathie et, puisqu'ici-bas toute chose a sa voie, ne nous inquiétons pas du chemin qu'il prendra.

Ma faible voix n'est pas seulement la voix d'un ami qui, pendant plus de 20 ans, vécut dans son intimité; c'est encore la voix autorisée de la Société des Instituteurs bernois dont M. Mertenat fut un membre fidèle autant que dévoué et c'est encore, et surtout, la voix émue de ses camarades de travail et de ses collègues primaires et secondaires du Jura tout entier.

M. Mertenat fut sincèrement attaché à nos associations professionnelles et les annales de notre section sont jalonnées de ses œuvres. Nos autorités corporatives ne firent jamais, en vain, appel à son dévouement. Pendant plusieurs années vice-président de l'assemblée des délégués de la S.I.B., président du Synode de district, il fut longtemps aux avant-postes: rapports, leçons modèles, collaboration désintéressée à nos œuvres d'ent'aide sociale, interventions discrètes et fructueuses en faveur des collègues malheureux de la région marquent d'une empreinte indélébile son passage dans nos rangs.

Travailleur infatigable, noblement doué, il fut partout et toujours là où l'on peine, là où l'on est utile, là où l'on donne sans rien recevoir et, à cette heure solennelle des éternels adieux, nous sentons trop le vide que son départ produira dans nos cœurs.

Philosophe d'essence, plein de bon sens bourgeois, il excellait à découvrir le sérieux des choses les plus banales. Erudit de marque, encyclopédie vivante, il était à même de fournir d'emblée des renseignements toujours pondérés et sûrs.

La connaissance parfaite des langues modernes, du latin et de la philologie romane, lui valut d'être appelé par la Direction de l'Instruction publique en qualité d'expert aux examens de maturité de nos gymnases cantonaux et par le Conseil communal, au poste délicat de conservateur des archives locales. Il laisse

de même derrière lui, une bibliothèque documentaire de valeur et une quantité d'écrits littéraires et historiques qui l'honorent.

Dans son entourage, c'était l'homme sage par excellence. Mesuré dans ses propos, d'une correction de langage exemplaire à l'égard de ses inférieurs comme de ses égaux, jamais un mot vulgaire ou blessant n'effleura ses lèvres, jamais un sentiment de haine ou de rancœur ne troubla son âme: bel exemple de discipline intérieure et de maîtrise de soi.

C'est une vie de travail, de dévouement et d'amitié indéflectible qui vient de s'éteindre, une vie entière consacrée au bonheur de sa famille, au bien de son école et du Jura qu'il affectionnait tout spécialement.

Mais les paroles sont vaines quand saignent les coeurs. Soumettons-nous à la volonté de Celui de qui dépend toute chose et, devant cette tombe béante, prête à se refermer sur sa proie, je me sens le devoir de déposer, au nom de tous mes collègues présents ou absents, l'assurance d'un éternel attachement et de présenter, à son épouse éplorée, à ses enfants cruellement éprouvés par cette séparation brutale et prématurée, l'expression de la plus respectueuse affection et les condoléances de tous ceux qui eurent le privilège d'être de ses amis.

Nous ne le verrons plus, nous n'entendrons plus sa voix familière et réconfortante, nous ne serrerons plus sa main loyale et ferme. Vide immense dans nos coeurs; gouffre égal à celui qui s'ouvre devant les membres de sa famille avec laquelle nous pleurons et dont nous partageons la douleur.

Devant ce juste, devant ce père qui aimait les siens à faire sauter son cœur, devant ce collègue qui a peiné avec une ardeur infatigable, qui a souffert aussi hélas! mais en gardant, dans l'adversité, une âme également sereine, devant celui qui, entouré d'amis, s'en va, sans haine et sans rancœur, la conscience vierge de tout reproche et pure de toute compromission, inclinons-nous bien bas, promettons de graver sa figure dans nos âmes et de venir souvent sur cette tombe, arroser la belle et sainte fleur du souvenir.

Et nous pouvons lui appliquer la parole de l'apôtre: Il vivra en nous, car il a passé en nous servant d'exemple.

V. R.

Henriette Nouvion

Le 2 mai 1938 décédait, dans sa 89^e année, M^{lle} Henriette-Charlotte-Amélie Nouvion, fille de Théodore et de Marie-Anne-Thérèse-Amélie, née Gramm. Théodore, son père, était né à Delémont,

le 15 mai 1808. Sa mère, d'origine danoise, avait vu le jour le 1^{er} novembre 1811.

C'est le 21 messidor de l'an 3 de la République française — 9 juillet 1795 — que son grand-père, le général de brigade à l'armée du Rhin, Jean-Baptiste-Théodore Nouvion prenait ses quartiers à Delémont. Originaire de Mézières (Ardennes) où il naquit le 26 janvier 1753, il était lui-même fils de Jean-Baptiste et de Jeanne-Marie, née Beaulieu.

Le général habitait la maison des de Rinck ou le bâtiment de la poste actuelle. La maison N° 4 de la grand'rue appartenait aux demoiselles de Verger. Une idylle naquit, un amour survint, et le 9 messidor de l'an 4 — 27 juin 1796 — le général Nouvion convolait en justes noces avec Marie-Louise de Verger, âgée de 27 ans, fille de l'ancien lieutenant de la châtelenerie de Delémont.

A l'occasion de la réunion du Jura au canton de Berne, Théodore Nouvion, le père d'Henriette, fut reçu bourgeois de Delémont avec deux de ses frères pour la somme de fr. 720.—.

Cent vingt et une année après, la dernière de sa race s'éteignait à Delémont.

A. R.